

Zeitschrift:	Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat
Herausgeber:	Société de communication de l'habitat social
Band:	30 (1958)
Heft:	5
Artikel:	En l'an 2000, la terre comptera cinq milliards et demi d'habitants
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-124760

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EN L'AN 2000, LA TERRE COMPTERA CINQ MILLIARDS ET DEMI D'HABITANTS

Ils vivront dans des maisons amovibles et porteront des vêtements climatisés
Déjà s'annonce aux Etats-Unis l'habitation de demain

Dans cent ans, l'homme saura agir sur son corps, en modifier les dimensions et le comportement. Il aura des enfants «sur mesures», pourra se faire remplacer le cœur, un rein ou un poumon et communiquera avec ses semblables par télépathie. Il ira dans la lune en traversant une nuée de satellites artificiels qui remplaceront le «journal parlé» de la radio en envoyant par exemple, à l'Europe les messages qu'ils auront captés au-dessus de l'Amérique quelques minutes auparavant.

Non, ce ne sont pas là les principaux chapitres d'un roman d'anticipation, mais bien les conclusions de huit sommités réunies en conférence à New York en novembre dernier pour y discuter les «cent ans qui viennent», et parmi lesquelles on comptait le père du *Jupiter-C*, Werner von Braun, ainsi que plusieurs professeurs d'université et un prix Nobel de médecine.

Et, si ces perspectives semblent bien chimériques, n'eût-ce pas été la réaction de l'homme moyen à qui l'on aurait ainsi parlé, il y a cinquante ans, de l'électricité atomique, de l'énergie thermonucléaire, des avions à réaction, du chauffage à infrarouge, de l'automation, de la télévision et même de la radio?

En l'an 2000 la population mondiale aura doublé

Compte tenu de la timidité de l'imagination humaine, toujours dépassée par les événements, on peut essayer de se faire quelque idée de la vie en l'an 2000, alors que la population de notre planète aura presque doublé pour atteindre près de cinq milliards et demi d'habitants. Aux Etats-Unis, les magazines, volontiers tournés vers l'avenir, reviennent périodiquement sur cette question et donnent une image assez précise de l'homme de demain dans son existence quotidienne.

Maisons amovibles et expansibles

Le citoyen de l'an 2000 vit à la campagne. Il a minutieusement choisi le terrain où il fera construire, car son jardin constituera le seul élément fixe de son logement, écrit la revue *Parents' Magazine*. Quant à sa maison, entièrement préfabriquée et fixée à des poteaux enfouis dans le sol, elle est amovible et, si elle cesse de lui plaire, il peut l'échanger contre celle de son voisin. Quelques heures de bricolage, un camion (voire un dirigeable atomique) pour le transport, et le tour est joué. Certains audacieux se font même suivre de leur habitation quand ils partent en vacances.

Les traditionalistes apprécient la maison-bulle, faite d'une carcasse de nylon gonflée, qui remonte pourtant à cinquante ans déjà. Mais, lorsque les enfants sont nombreux, il faut de la place, et la maison à murs et toiture demeure, somme toute, plus pratique. D'autant qu'il est toujours possible d'y ajouter une ou deux pièces préfabriquées ou d'en déplacer les cloisons. Les matériaux employés sont insensibles à l'humidité et aux intempéries. L'intérieur de la maison est, évidemment, climatisé, et un «œil météo» ouvre et ferme les fenêtres selon la température.

Supermarkets pour hélicoptères

Le rôle de la maîtresse de maison est grandement facilité dans cette habitation modèle.

Les repas? Toute une gamme d'aliments congelés, déshydratés par micro-ondes dans un vide où la température est inférieure à zéro, stérilisés électroniquement ou atomiquement, sont à la disposition des acheteurs. Les produits de la mer sont particulièrement abondants, car les «fermes de poissons» et les «cultures d'algues» sont devenues chose courante.

Dans certaines villes, les «supermarkets» ont émigré sur des toits en terrasse flanqués de garages pour hélicoptères.

Mais les fournisseurs livrent toujours à domicile. Un réfrigérateur-garde-manger rotatif est encastré dans l'un des murs extérieurs de la maison. A l'appel du livreur, il s'oriente vers lui et s'ouvre. Puis il reprend sa place et sa porte se retrouve dans la cuisine.

La cuisine se fait toute seule. En appuyant sur un bouton, la maîtresse de maison déclenche une opération en chaîne. Le réfrigérateur s'ouvre, le rôti descend sur un plateau roulant qui le dépose dans une cuisinière électronique. Un cuiseur se met automatiquement en marche et s'arrête de lui-même quand la viande est à point. Sur un nouveau signal, un autre robot arrive et apporte le plat jusqu'à la table autour de laquelle toute la famille est réunie. Puis c'est le tour de l'aspirateur, qui ramasse les miettes et rentre seul dans son placard où il se vide.

Depuis longtemps, il n'est évidemment plus question de laver soi-même une assiette, pas plus que d'essuyer les meubles protégés par un enduit antipoussière. L'éclairage électronique, qui se propage en nappes luminescentes sans ombre et sans chaleur, n'exige plus ni lampes, ni tubes.

Des tissus versicolores

Quant aux vêtements, tout le monde a renoncé depuis longtemps aux fibres naturelles. Les champs de lin et de coton, les pâtures pour les moutons occupaient bien trop de place.

Les nouveaux tissus synthétiques ne viennent plus d'un métier. Ils sont coulés en nappes ou sortent de machines analogues à des tubes de pâte dentifrice géants et ils n'essaient plus d'imiter les tissus naturels.

Leur couleur change à volonté. Premier passage dans un appareil électronique ménager, et ils se décolorent. Deuxième passage et ils prennent la nouvelle teinte désirée.

Les vêtements sont imprégnés d'une mousse plastique qui isole le corps de la chaleur comme du froid; ils comportent des éléments électriques qui repoussent la poussière. S'ils se salissent quand même, le mal n'est pas grand, car les ultrasons remplacent les meilleurs blanchisseurs.

La paix chez soi

Vient, pour le chef de famille, l'heure de partir au travail. En s'éveillant au son d'une musique douce, diffusée, en même temps que la lumière augmente, par le réveille-matin, il a jeté un coup d'œil sur l'écran de télévision intérieure. Il a vu ses enfants qui se battaient dans leur chambre en se jetant à la tête les cocons de matière plastique climatisée dans lesquels ils avaient dormi. Par vidéo-téléphone, il leur a montré son visage courroucé et leur a conseillé de jouer avec leur train électrique.

Le calme est vite revenu. Ce sont des enfants sans complexes, bien portants, vaccinés contre toutes les maladies.

En 1957, les ancêtres n'étaient-ils pas déjà immunisés contre la variole, la diphtérie, le tétanos, la coqueluche, la typhoïde, et le vaccin Salk ne les prémunissait-il pas contre la polio? Les méthodes modernes permettent d'ailleurs d'éviter les défauts congénitaux dès avant la naissance grâce à des régimes et à des traitements appropriés.

Déplacements en «carveyors»

Les enfants apaisés, le petit déjeuner servi par une machine qui fait le café et distribue les toasts, le chef de famille sort de chez lui. Il neige. Mais il ne craint pas le verglas, car un système de canalisations souterraines dégèle routes et rues.

A l'entrée de la ville, il rencontre des camarades qui sont venus en hélicoptère ou en avion sans pilote. D'autres ont pris des cars guidés électroniquement le long de bandes de métal encastrées dans les routes. Déjà en 1957 on expérimenait ce système dans le Nebraska.

Puis tout le monde prend place dans des «carveyors», ces véhicules entraînés à vive allure par des chaussées de caoutchouc qui encerclent la ville. De temps en temps les voitures

ralentissent afin qu'en descendant les voyageurs qui s'installent ensuite sur des trottoirs roulants ou dans les wagons d'un métro aérien monorail.

Certains privilégiés n'ont même pas besoin de faire tout ce chemin pour se rendre à leur travail. L'entreprise qui les emploie a dispersé ses services dans la périphérie et n'a gardé en ville que quelques agents centralisateurs qui communiquent par télévision avec leurs ateliers.

Rentré chez lui (la semaine n'est plus que de huit heures), le chef de famille retrouve les siens et l'on projette le dernier film enregistré en vacances sur bande magnétique avec un appareil qui n'est pas plus gros qu'un paquet de cigarettes. Lorsque la famille sera lassée de ce film, on l'effacera sur la bande qui peut resservir indéfiniment.

Et l'on fera des projets de vacances — la France? la Chine? la Lune? — tout en pensant parfois à «la belle époque», celle de 1957 où la semaine de travail avait quarante heures et où un déplacement de quelques centaines de kilomètres était encore un voyage.

(*La Journée du bâtiment.*)

L'architecture aux Etats-Unis

LES AMÉRICAINS ABANDONNENT LES VILLES POUR LA BANLIEUE

qui abrite le cinquième de la population du pays

Faut-il ne plus voir dans les villes que des centres industriels et commerciaux et renoncer à y vivre pour aller habiter à la campagne? Ou convient-il, au contraire, de transporter usines et administrations en grande banlieue et de transformer les villes en résidences confortables et paisibles? Les deux thèses sont vivement défendues par leurs tenants respectifs. Mais toujours est-il qu'un problème demeure, celui du surpeuplement des grands centres. Tandis qu'en France les urbanistes s'efforcent de le résoudre en aménageant les régions métropolitaines, aux Etats-Unis la tendance à la décentralisation s'accentue de plus en plus et la banlieue américaine comptait, au dernier recensement de juin 1954, plus de 30 millions d'habitants, soit environ le cinquième de la population du pays.

Cet exode s'est évidemment accompagné d'une vive activité de l'industrie du bâtiment. Partout des maisons s'élèvent et, l'an dernier, 49% des permis de construire ont porté sur la banlieue tandis que 21% allaient aux régions rurales et 30% aux villes. Au cours de la même année, 57% des nouvelles habitations ont été édifiées en banlieue, 18% (fermes non comprises) dans les régions rurales et 25% seulement dans les villes mêmes. Proportion encore plus éloquente dans les treize régions métropolitaines des Etats-Unis comptant une population égale ou supérieure à un million d'habitants, où l'on constate que 75% des nouveaux logements ont été construits hors des villes.

Des banlieues qui s'urbanisent

Si certaines banlieues, encore relativement peu peuplées, conservent un caractère de simplicité et de bonhomie, la plupart d'entre elles ont pourtant tendance à perdre leur aspect purement résidentiel, à s'urbaniser à leur tour. Les «shopping centers» (centres d'achat) s'y multiplient et les services d'intérêt public s'y organisent. Là encore quelques

pourcentages donneront une idée de la situation. En 1954, 43% du total des magasins et autres bâtiments analogues mis en chantier l'ont été en banlieue, contre 37% dans le centre des villes et 20% seulement dans les régions non métropolitaines. Chiffres du même ordre pour les immeubles destinés à abriter des services d'intérêt public (banlieue: 39%; villes: 35%; régions non métropolitaines: 26%).

Des «usines-jardins»

Cependant, le financement de ces services publics (adduction d'eau, tout-à-l'égout, protection contre l'incendie, etc.), pose de graves problèmes pour les agglomérations de banlieue. Peu d'entre elles, en effet, pourraient faire face à ces frais élevés si elles ne comptaient que sur l'impôt foncier payé par les résidents. Aussi de nombreuses localités encouragent-elles les industries légères à prendre pied dans leur région et leur réservent-elles du terrain. Il est, évidemment, de nombreux banlieusards qui accueillent sans enthousiasme l'intrusion, dans leur petit monde paisible, de cette civilisation industrielle dont ils voulaient s'écartier. Mais les réfractaires cèdent peu à peu devant la nécessité de trouver de l'argent pour ouvrir des routes, construire des écoles, organiser des forces de police.

Si bien que les bâtiments industriels, se présentant parfois, dans le cas optimum, sous la forme «d'usines-jardins» de un ou deux étages, entourées de terrains fleuris, se multiplient: 52% des nouveaux permis de construction industrielle, pour 1954, ont été attribués à la banlieue contre 28% pour les villes mêmes et 20% pour les régions non métropolitaines. Des cinémas, des restaurants ouvrent leurs portes.

Ainsi se transforment progressivement ces agglomérations suburbaines où les citadins retrouvent peu à peu le visage des villes qu'ils voulaient fuir.

(*La Journée du bâtiment.*)